

Un homme se penche sur son passé

YUMURTA, de Semih Kaplanoglu.

Turquie. 1 h 37.

Le plan d'ouverture d'un film suffit parfois pour savoir que l'on est face à un cinéaste. Comme ici, avec cette vieille femme tout au loin dans un champ sur fond de brume, qui progresse à pas menus dans un chemin pierreux et arrive vers nous petit à petit. On s'attend à ce que le plan s'achève alors que son visage en vient à occuper tout l'écran. Et bien, non. Parvenue à une bifurcation, elle nous offre alors son profil puis son dos tandis que la caméra pivote et que nous allons encore la suivre jusqu'à ce qu'elle s'efface dans le paysage. Plusieurs mi-

minutes se sont écoulées. Ce pourrait être un début d'Angelopoulos en Grèce, de Bela Tarr en Hongrie ou de Sharunas Bartas en Lituanie. C'est le commencement de *Yumurta* (Œuf), premier volet d'une trilogie, qui va se poursuivre avec *Lait*, juste terminé, puis *Miel*, trilogie que l'on pourra un jour regarder à l'envers puisque le réalisateur, le Turc Semi Kaplanoglu, a fait le choix, étrange au premier abord (il s'en explique dans l'entretien ci-contre), de la tourner dans l'ordre chronologique inversé.

Cette femme, nous ne la reverrons plus. Mais nous verrons son fils, poète et auteur publié qui tient un modeste commerce de livres anciens à Istanbul, quitter

la métropole pour se rendre à ses obsèques, à Tire. Là, il va trouver la maison familiale occupée par une vague parente inconnue, aller chez le notaire, s'occuper des paperasses, tourner de l'œil dans la cour, tomber sur un copain d'antan avec qui boire un verre, croiser un amour de jeunesse qui ne l'a pas oublié, se trouver mêlé à une noce à l'hôtel, faire tuer un mouton en offrande sur demande de la mère. Les plans, frontaux, s'étirent, laissant le loisir d'admirer leur composition. Pas de musique, c'est un film d'ambiance, du monde intérieur. Et toujours ces bouffées de passé qui remontent entre taiseux pudiques. À savourer tranquillement.

Jean Roy